

20 août 1941 : ouverture du camp de Drancy

Du 20 au 23 août 1941, 4232 hommes juifs dont 1 500 de nationalité française sont arrêtés à Paris : c'est la seconde grande rafle de juifs dans la capitale. Ils sont conduits au camp de Drancy, situé aux portes de Paris, qu'ils « inaugurent ». Parmi eux, un étudiant en droit de 21 ans, Yves Jouffa, qui a été raflé avec son père dans le 11^e arrondissement. Celui qui, après-guerre, deviendra un avocat militant et plus tard président de la Ligue des droits de l'homme, avait confié à la FNDIRP ses souvenirs sur son internement à Drancy ⁽¹⁾. Les extraits de son témoignage que nous publions ici concernent les premiers mois d'existence du camp, il y a tout juste 70 ans.

L'arrivée

« Au soir du 21 août, nous étions près de cinq mille dans ce lieu où rien n'avait été préparé pour nous accueillir. Des châlits de bois, sans matelas ni couverture, dans d'immenses pièces non terminées, quelques robinets d'eau pour la toilette de plusieurs milliers d'hommes, pas une gamelle : nous avons enlevé la rouille de vieilles boîtes de conserve laissées par d'anciens internés britanniques, prisonniers de guerre qui avaient bénéficié de la sollicitude de la Croix-Rouge. Fouillés, dépouillés de nos papiers, de notre argent, de nos cigarettes, en butte aux vexations que certains de nos gardiens zélés, qui portaient pourtant l'uniforme de la gendarmerie française, nous infligeaient, nous avons vécu près de deux mois avec deux assiettes d'eau chaude par jour où trempaient parfois une rondelle de carotte et un doigt de viande le dimanche, un affreux breuvage appelé café le matin, deux morceaux de sucre et un pain de deux livres pour sept internés ».

La famine

« Ce régime alimentaire a provoqué de très graves carences, les gens ont maigri dans des conditions fantastiques. À la douche on voyait de gros hommes qui avaient tellement maigri que la peau de leur ventre repliée cachait les parties sexuelles, elle formait une sorte de jupe. Nous avons commencé à avoir des malades. La dysenterie d'abord, dont j'ai été aussi souffert, pratiquement tout le temps d'ailleurs. (...) Puis

nous avons eu les premiers morts de misère physiologique, notamment pendant les très longs appels auxquels nous étions soumis dans la cour du camp, des types tombaient. C'était toujours sous l'administration française, je vous parle de la toute première période, entre août et novembre [1941]. Finalement, une vingtaine de morts en dix ou quinze jours. Les Allemands ont eu peur que le typhus se propage dans le camp puis qu'il gagne la population française et les troupes d'occupation. Ils ont alors autorisé les colis des familles. (...) La famine a duré sept semaines. Avec ces colis, un par semaine, le régime du camp sur le plan alimentaire s'est un peu amélioré. »

Espoirs de libération

« Chacun pensait avoir une bonne raison d'être rapidement libéré : tel était français depuis de nombreuses générations, tel autre couvert de décorations, tel autre mutilé de guerre, tel autre engagé volontaire, tel autre gravement malade... Au début ça a été d'abord la surprise, ensuite l'espoir pour toutes les catégories de se faire libérer ; on a cru pendant un certain temps que les Français et les anciens combattants seraient libérés ; chacun pensait qu'il avait plus de raison que les autres : les Français d'origine plus que les naturalisés, les Français naturalisés avant la guerre plus que ceux qui l'avaient été après 1936, les anciens combattants, les décorés, etc. ».

Évasions

« L'évasion la plus célèbre fut celle d'un avocat qui est sorti du camp son chapeau sur la tête, une serviette sous le bras, normalement. (...) Il y eut des évasions manquées. Je me souviens d'un garçon qui s'était caché dans la benne à ordures. Au moment de la sortir, les gendarmes ont fouillé les ordures avec des fourches, le garçon était découvert ; bien entendu il a passé un certain nombre de jours au cachot. À mon avis, au début, il y avait beaucoup de possibilités d'évasions, peu de barbelés autour du camp, les gendarmes nous connaissaient mal. Mais nous n'étions pas organisés, nous n'y songions pas. »

Gendarmes

« Certains gendarmes nous traitaient comme des malfaiteurs. Il y avait deux brigades de gendarmerie : une bonne et une mauvaise. La bonne était composée de très chics types qui passaient du courrier (parfois de façon désintéressée, parfois moins), qui se conduisaient très correctement à l'égard des internés.



VUE DU CAMP DE DRANCY, EN BANLIEUE PARISIENNE. LES PREMIERS DÉTENUS JUIFS Y ARRIVENT LE 20 AOÛT 1941.

L'autre multipliait les vexations. Un des officiers nous faisait ramper près des murs ; j'ai entendu un lieutenant de gendarmerie dire un jour : « Dites à vos juifs de ne pas secouer leurs puces quand je passe ! »

Le quotidien

« Les journaux et la radio étaient interdits ainsi que les cigarettes, ce qui fait qu'un marché noir effroyable s'est développé dans le camp ; des hommes avaient davantage besoin de fumer que de manger. Il y eut des trafiquants en liaison avec certains gendarmes qui vendaient notamment des paquets de *Gauloises* ou des cigarettes de troupe ; ils faisaient faire des rafles par leurs copains puis revendaient le butin. (...)

Les gens attendaient la libération, les nouvelles de la famille, ils survivaient. J'étais assez pris par mes occupations, d'abord comme chef de chambre ensuite comme responsable d'un service : je réunissais les dossiers pour les maris « d'aryennes », c'était très important au camp parce que ces derniers n'étaient pas déportables en Allemagne, on les envoyait sur l'île d'Aurigny. Il y avait même des gens qui prétendaient ne pas être juifs, ils réunissaient aussi des dossiers. La définition des juifs par les Allemands était

moins dure que la définition française. »

Résister

« On ne peut pas dire qu'au début il y ait eu une activité de résistance ou de solidarité. Ensuite, pour ne pas se laisser avilir, les internés ont réagi et mis au point une organisation très remarquable du camp qu'ils ont entièrement pris en main, ce fut quelque chose de très positif. Il est vrai qu'à Pithiviers et Beaune-la-Rolande, les choses étaient plus organisées. Je crois que cela vient du fait que le milieu y était plus homogène : c'était essentiellement des juifs polonais, ils étaient plus juifs et plus politisés. Le parti communiste avait beaucoup de sympathisants dans ces milieux. Plus juifs ? Je veux dire par là que dans les deux camps, l'imprégnation culturelle juive était plus intense. À Drancy, il y avait beaucoup de gens comme moi qui ne connaissaient pas le yiddish et n'avaient pas vécu à Paris dans un milieu très judaïsé. Il y avait beaucoup de juifs assimilés, des maris « d'aryennes » comme les appelaient les nazis. D'autre part, la très grande masse des hommes étaient dépolitisés. Ces deux traits expliquent qu'il n'y eut pas le même travail souterrain qu'à Pithiviers et Beaune-la-Rolande. »

Politiques

« Parmi les internés figuraient quand même des gens qui avaient un engagement politique mais au début, avant de créer une organisation, ils ont cherché à se faire tout petits parce que, très vite, on est venu chercher des gens pour les fusiller. Très vite on a su que c'était les politiques, principalement les communistes, mais aussi les sionistes, en fait tous ceux ayant une occupation politique qui étaient visés. Les avocats en particulier étaient considérés comme des otages avec un certain nombre de notables, tels Pierre Masse, qui avait été secrétaire d'État, Théodore Valensi, François Lyon-Caen, avocat au Conseil d'État, à la Cour de cassation, Gaston Crémieux qui était un descendant du grand Crémieux, qui est mort en déportation de même que Pierre Masse.

Il y eut un incident assez caractéristique qui montre la tenue extraordinaire de ces hommes. Un jour, on a fait descendre une douzaine de personnages qui étaient l'objet d'une très grande vénération parmi les internés. Le camp était alors sous la coupe de Dannecker⁽²⁾. C'était une espèce de fou plein de tics, qui sortait son revolver dès qu'il pénétrait dans la cour du camp. Il a donc fait descendre ces gens et je me souviens qu'il a demandé à Pierre Masse: "Vous, vous étiez sénateur?". Et Pierre Masse en le regardant dans les yeux lui a répondu: "Je le suis encore." Dans cette atmosphère dramatique, à la fois de l'époque et de l'incident, ça avait de la gueule. »

Otages à fusiller

« Durant cette première période, l'accroissement des détenus n'a pas été très important. Il y eut notamment l'arrivée des notables, qui ont été emmenés à Compiègne au mois de décembre, quelques centaines de personnes, surtout des intellectuels, des bourgeois. Il y avait une espèce de va-et-vient dans le camp. Avant que ces notables

Drancy, plaque tournante de la déportation des juifs de France

La cité de la Muette, où est ouvert en 1941 le camp destiné aux juifs, est constituée d'un ensemble de bâtiments comportant 1 200 logements et construit pour le compte de l'Office public d'habitations à bon marché du département de la Seine. Ces bâtiments, dont une partie est inachevée en 1939, sont d'abord utilisés par les Allemands pour l'internement de prisonniers de guerre français puis britanniques. En août 1941, rien n'est préparé pour l'arrivée massive des juifs raflés à Paris. Le camp est géré par les autorités françaises (préfecture de Police et préfecture de la Seine) et gardé par des gendarmes, mais il est placé sous le contrôle du service des Affaires juives de la Gestapo, représenté par le SS Dannecker. En juillet 1942 le camp passe sous l'administration totale des Allemands, ses commandants seront Heinz Röthke puis, à partir de juillet 1943, Aloïs Brunner.

Jusqu'en août 1944, convergent vers Drancy, de toute la France, des transports d'hommes, de femmes et d'enfants qui, à plus ou moins longue échéance, sont embarqués dans des wagons à bestiaux et acheminés principalement vers Auschwitz. La majeure partie des 76 000 déportés juifs de France est partie de Drancy.

n'arrivent, un jour on a fait descendre tout le monde pour un appel, c'était fréquent. On a commencé à énumérer les noms. Un détail personnel: on a appelé Jouffa Aron. Je me nomme Jouffa Yves, mon père Jouffa Jankel, ce n'était ni lui ni moi, que fallait-il faire? On a hésité, fallait-il y aller tous les deux? On ne savait pas du tout de quoi il s'agissait. J'ai dit à mon père: "On reste là, on sait ce qu'il y a ici, on ne sait pas où l'on va." En fait, les noms avaient été pris sur des listes d'intellectuels, c'était certainement moi qui étais visé, mais ils se sont trompés sur le prénom. Nous sommes restés. Mais le lendemain se déroule un événement dramatique: les Allemands arrivent et le bruit court qu'ils viennent chercher pour les fusiller ceux qui se sont défilé la veille. On a appelé un certain nombre de noms, je tremblais un peu parce que j'avais toujours cette idée que j'avais une fiche politique. Je crois qu'à ce moment-là, ils ont pris les 47 qui seront fusillés en même temps que les avocats communistes⁽³⁾. Quand nous sommes remontés dans notre chambre l'appel terminé, mon père a

sangloté pendant une heure, après avoir cru que j'étais sur la liste et que c'était la fin.

Parmi les gens qu'on est venu prendre ne figuraient pas seulement des communistes ou des sionistes ou des gars dont la fiche indiquait: "soupçonné d'avoir des idées marxistes". Il y avait également une dizaine de juifs polonais, qui faisaient partie d'un syndicat de brocanteurs de Belleville. Ils ont été fusillés parce que, comme je l'ai appris après la guerre, le secrétaire de ce syndicat était inscrit au parti communiste. Les gars y adhéraient parce que c'était plus ou moins un syndicat de défense, certains étaient peut-être politisés, la plupart certainement pas.

Une chose m'a frappé, mais je crois que tous ceux qui sont passés par les camps ont fait la même réflexion. C'est la façon dont les gens se dépassent, se subliment au moment de la mort. Les détenus qu'on venait chercher et qui repartaient entre des Allemands casqués, baïonnette au canon, n'avaient aucun doute sur le sort qui leur était réservé, en général ils sont partis avec un courage extraordinaire.

On voyait des hommes blancs, verts, qui intérieurement avaient certainement très peur, comme ces juifs de Belleville, mais qui gardaient une très grande dignité. »

TÉMOIGNAGE DE YVES JOUFFA

(1) Yves Jouffa (1920-1999) demeura treize mois à Drancy avant d'être libéré le 14 septembre 1942 grâce au père d'un camarade de détention qui était un responsable de l'Union générale des israélites de France (UGIF). Échappant au STO, le jeune homme rejoignit la Résistance dans la Sarthe et participa aux combats en Normandie. Il sera président de l'Amicale de Drancy à la Libération. Une partie de son témoignage à la FNDIRP a été publiée dans *La France torturée* de Gérard Bouaziz (collection *L'Enfer nazi*).

(2) Le SS Theodor Dannecker, responsable de la Gestapo, chargé de la lutte contre les juifs en France.

(3) Yves Jouffa fait référence aux événements de décembre 1941, lorsque, dans le cadre de la politique allemande des otages et de représailles massives contre « l'ennemi judéo-bolchevique », les autorités d'occupation annoncent la déportation de 1 000 juifs et de 500 communistes. Dans ce but, 300 détenus sont sélectionnés à Drancy le 12 décembre. Ils sont transférés au camp de Compiègne avec 743 juifs raflés le même jour à Paris. Le 15 décembre, 50 ex-détenus de Drancy sont fusillés avec 45 autres otages juifs et communistes au Mont-Valérien. La plupart des hommes extraits de Drancy dans le cadre de cette opération seront déportés.

◆ Pour le 70^e anniversaire de l'ouverture du camp de Drancy, l'Association Fonds mémoire d'Auschwitz (AFMA), avec le soutien de la ville de Drancy, organise une cérémonie le dimanche 18 septembre à 16 h, sur le site de l'ancien camp, 4 rue Arthur Fontaine, cité de la Muette, 93700 Drancy.

Souvenirs de la prison Jacques Cartier à Rennes

Construite entre 1898 et 1903, la prison Jacques Cartier a fermé ses portes au printemps 2010. Elle a été remplacée par une prison très moderne dans la commune de Vezin-le-Coquet, près de Rennes. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'établissement avait été réquisitionné dès le mois de novembre 1940 par les troupes d'occupation. Presque tous les résistants du département qui ont été arrêtés par les nazis ou par la police de Vichy ont fait un séjour plus ou moins long dans cette prison.

Beaucoup en sont sortis pour prendre le train vers des camps de déportation, d'autres en sont sortis pour aller vers le lieu de leur exécution, la Butte de la Maltière ou le mur de la caserne du Colombier. Les plus chanceux en sont ressortis libres. C'est dire si, pour nous, le grand portail d'entrée et de sortie a une valeur symbolique énorme.

Depuis sa fermeture, l'administration pénitentiaire organise des visites guidées et très réglementées de cette prison. Les responsables départementaux de l'ANACR et de l'ADIRP 35 ont demandé à faire cette visite. Après plusieurs mois d'attente et après avoir présenté une liste précise des gens invités en précisant leur identité et leurs motivations, un groupe d'une trentaine de personnes s'est rendu à la prison.

Les uns voulaient revoir les lieux où ils avaient été incarcérés, les autres voulaient voir par où leurs parents étaient passés avant d'être fusillés ou déportés.

Ceux qui sont passés par là ont, tout de suite, reconnu les lieux: l'entrée où se tenaient les greffes, la grande verrière, les escaliers, les coursives. Chacun a recherché la cellule où il avait passé parfois plusieurs mois. Guy Faisant raconte: « J'ai bien reconnu la mienne même si elle avait changé de numéro, mais il n'y avait plus de mobilier, ni lit, ni table, ni tabouret... Nous avons tous le souvenir des petites cours en triangle que nous appelions des fromages où nous faisons notre promenade journalière, mais ils ont enlevé quelques séparations ».

Nous sommes descendus dans les sous-sols, là où sont les mitards, et la salle de la « table aux friandises ». C'était la salle où avaient lieu les interrogatoires avec la table de tortures. Chacun avait une pensée pour ses parents, ses amis passés par là et particulièrement pour ceux qui sont morts sous les coups comme Thérèse Pierre ou le Docteur Dordain (même si, officiellement, ils se sont suicidés).

Pour Guy Faisant et certains de ses amis, cette prison était agréable par rapport à ce qu'ils ont connu ensuite dans la prison du Cherche-Midi ou dans les prisons

ou camps allemands. Comme ils étaient « au panier », ils ne souffraient pas de la faim car les familles les ravitaillaient largement.

Roger Dodin raconte ses souvenirs: « J'étais encore là au début août 1944. Nous entendions la bataille entre les Américains et les Allemands au nord de Rennes. Des éclats d'obus arrivaient jusque sur la prison. Nous attendions notre libération. Au lieu de cela, les Allemands nous ont tous fait descendre des cellules et nous ont conduits, en pleine nuit, jusqu'à un train qui nous a emmenés jusqu'à Belfort et pour beaucoup d'entre nous jusqu'aux camps de la mort. » Deux trains de déportés sont partis les 2 et 3 août 1944, Rennes a été libéré le 4 août...

Que deviendra cette prison? Rien n'est vraiment défini. Le terrain fait des envieux pour être urbanisé. Nous avons demandé qu'un lieu rappelle le souvenir des résistants passés par là. Une plaque placée sur le mur devrait être gardée. Nous aimerions que l'entourage du portail d'entrée, si symbolique pour tous les prisonniers, soit conservé, même s'il doit être légèrement déplacé. Nous restons vigilants!

RENÉE THOUANEL
PRÉSIDENTE DE L'ADIRP D'ILLE-ET-VILAINE